

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 26

Artikel: Une fête villageoise
Autor: Monnet, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ne saurait que leur offrir pour les satisfaire.

En terminant ces lignes nous hasarderons une idée en souhaitant que d'une façon ou d'une autre elle fasse son chemin. L'administration communale est partagée entre deux désirs légitimes qui se combattent forcément quelquefois, à savoir celui d'embellir la ville, d'y augmenter les services d'utilité publique, et d'un autre côté celui de ne pas grever son budget par de nouvelles charges. Or, il nous semble que si la commune prenait en mains l'établissement d'un corps de portefaix-commissionnaires semblables à ceux dont nous parlons, elle s'assurerait une nouvelle source de revenus, tout en rendant un service incontestable à ses administrés.

H. R.

Une fête villageoise.

Lorsqu'on a été élevé à la campagne, au milieu de nos paysans, et qu'après plusieurs années de séjour à la ville, on va se retremper de temps en temps dans cette vie rustique, on éprouve un plaisir qu'ignorent ceux qui n'ont jamais mangé le pain bis et diné à l'ombre d'une haie, aux moissons, ou assis sur une charrue à demi renversée au bord du sillon, en automne.

Nous avons voulu nous retrouver dernièrement quelques instants avec nos amis de la campagne, dans un des beaux villages situés au pied du Jura. C'était à l'occasion d'une fête qui les réjouit chaque année, le jour de l'Ascension. La bourse communale consacre à cet effet une certaine somme qui est répartie en prix aux meilleurs tireurs de l'endroit.

A midi le tambour battait. Quelques vieillards attendaient, accroupis au soleil, l'heure de la réunion sur la place. Les jeunes garçons tiraient, à l'écart, avec des boîtes de fonte, et les filles qui préparaient leur toilette écartaient légèrement le rideau de la croisée tout en ramenant sur leur sein leur gracieux mantelet de toile écrue. Bientôt arrivèrent les tireurs avertis par le son de la caisse. Rien de plus curieux que les armes et les costumes qui voient le jour en cette occasion. De vieux grognards portent avec fierté leur carabiné de 30 ans

dont le calibre peut loger une orange, puis, suspendus en sautoir, la grosse corne à poudre, le maillet pour enchasser la balle et tous ces accessoires volumineux que la nouvelle ordonnance tend à faire disparaître. Nous nous souvenons avoir vu, il y a peu d'années, à la même fête, une de ces anciennes carabines à silex dont le feu de l'amorce faisait reculer de vingt pas toute la jeune génération peu habituée à ces explosions. Quant aux costumes, on y voit figurer encore quelques shakos dont le fond creusé en forme d'assiette reçoit, les jours de pluie, plusieurs litres d'eau; rien d'amusant comme de voir rouler à terre, dans les rixes qui surviennent quelquefois entre les soldats, ces énormes coiffures retentissant sur le pavé et laissant échapper de leur sein une pipe, un paquet de tabac, un mouchoir de poche, une brosse, une boîte d'allumettes et une foule d'autres objets s'y trouvant parfaitement à l'aise, mais qui forcent celui qui en est coiffé à garder un parfait équilibre, afin d'éviter la chute bruyante de ce monument militaire, dont le poids laisse sur le front un cercle bleuâtre pendant plusieurs jours.

Nous pourrions encore parler de ces habits à l'ancienne coupe, dont les basques forment un x à chaque balancement de la marche; mais laissons ces curiosités d'armes et de costumes par respect pour la vieillesse, qui y est encore sincèrement attachée, et reprenons notre récit. — La place publique s'anime, les tireurs se rassemblent, le commis d'exercices s'avance d'un pas mesuré et organise le cortège. La musique destinée à la danse du soir se place en tête, on double les rangs, non sans quelques tiraillements avec les conscrits, et l'on part aux sons de la fanfare. Les femmes et les enfants forment la haie sur le passage du cortège, qui se rend au stand, assez éloigné du village pour qu'on puisse jouir, pendant le trajet, de la beauté des vergers et des champs, de cet air pur qui égaye et allège l'esprit en nous faisant éprouver ces impressions douces que ne procurent point les plaisirs recherchés de la ville.

L'arrivée au stand est charmante; les rangs se rompent, le bureau du tir s'installe, les tireurs se répartissent

le bonheur de la vie, de cet argent, le seul ami qui ne trahisse jamais.

— A propos, dit Roquebrune, croyez-vous qu'on nous donnera deux millions de dollars pour indemnité?

— Indemnité de quoi?

— De notre forêt dévastée.

— Vous êtes fou, dit le vieux Butterfly: vous n'aurez ni deux millions de dollars ni un seul cent. N'aurez-vous pas Cora?

— Sans doute, nous aurons Cora; mais ce n'est pas tout. Croyez-vous par hasard, mon cher monsieur Butterfly, que nous voulons passer la vie à filer le parfait amour? C'est bien assez que nous ne demandions pas de dot à votre charmante fille! Miss Cora est un vrai diamant; mais, entre nous, sa beauté est à son apogée et ne peut plus que décliner. Dans deux ans, elle sera presque laide... Parlons sérieusement, reprit Roquebrune. Vous avez pris la forêt de mon ami Bussy sans sa permission; il a dans les mains de quoi vous ruiner, et il vous ruinera, soyez-en certain, si vous refusez ce que je vous propose. Vous avez une fille charmante,

miss Cora, la plus belle personne de New-York, qui devrait être mariée, et qui ne l'est pas. Attend-elle un lord anglais ou un prince russe? Je ne sais. Avant peu, elle vous retombera sur les bras. Faites une bonne affaire et une bonne action. Par bonheur, vous avez trouvé un homme de cœur, immensément riche, qui l'aime, et qui en sera aimé dès qu'elle connaîtra le chiffre de sa fortune. Cet homme est celui-là même que vous avez dépouillé, et qui peut vous ruiner. Faites-lui rendre, sinon son bien, ce qui n'est pas possible, du moins une indemnité suffisante, quatre cent mille dollars, par exemple. Vous êtes assez puissant pour faire payer cette somme aux habitants de Scioto. Donnez-lui votre fille en mariage: ces quatre cent mille dollars seront sa dot. De cette façon, le public payera vos dettes, et tout le monde sera content. Cet arrangement vous plaît-il?

— Parfaitement, dit Samuel après un instant de réflexion; mais je veux pour ma part cent mille dollars, et cent pour celle de Cora.

(La suite prochainement.)

sont en divers groupes sur le gazon où ils déposent leurs munitions, l'aubergiste du village place son tonneau sous l'ombrage, des décharges d'essai se font entendre, des bouchons sautent, des verres s'entrechoquent, la musique joue et la joie est sur tous les visages. Le tir s'ouvre enfin d'une manière régulière; chaque coup de carabine fixe l'attention et excite tour à tour le rire, les bons mots, les applaudissements, suivant qu'il est tiré par un débutant, un vieillard ou un carabinier qui a pratiqué de nombreuses libations. Pendant ce temps, des chansons se font entendre et mille conversations s'engagent au bord des champs d'esparcette fleurie ou sur les tertres parfumés par le thym. Quelques heures s'écoulent ainsi dans ces divertissements pleins d'une cordiale gaîté, puis l'on voit s'approcher une chaîne de jeunes filles vêtues de blanc et coiffées du chapeau de paille à larges bords sous lequel se découpent si bien leurs visages arrondis et leurs beaux cheveux bruns; elles apportent le bouquet destiné au tireur le plus adroit; il s'avance vers la plus jeune qui le fixe à sa boutonnière et qui reçoit, en retour, avec l'ingénuité de l'enfant, un franc et bruyant baiser. Après cette simple cérémonie, le tambour rappelle et le cortège se reforme, avec un peu plus de peine, il est vrai, qu'au départ, car les têtes sont moins fraîches et le tonneau de l'aubergiste moins plein. Chacun commande, personne n'obéit; cependant l'on finit par s'entendre et l'on part. On arrive au village où les femmes, les vieillards et les enfants attendent autour d'une longue table sur laquelle les prix sont étalés. Après leur distribution on porte la santé du roi, qui doit *arroser son bouquet*; la musique joue un air, puis se rend à la salle de danse accompagnée d'une joyeuse jeunesse qui valsera à s'étourdir jusqu'au matin. Les vieux tireurs regagnent leurs demeures en faisant quelques zig-zags et en emportant avec fierté l'un la poche-écumoire, l'autre le moulin à café, un troisième la cafetière jaune, etc., objets qui leur rappellent, pendant plusieurs mois, l'adresse de leur tir. — Depuis plusieurs années, nous avons pris part à cette charmante fête, qui nous a toujours laissé les plus agréables souvenirs. Il n'est qu'une chose à regretter, c'est l'affreux mal de tête qu'on ressent le lendemain.

L. MONNET.

Un père, voulant marier sa fille, allait partout publiant qu'il lui donnait 100,000 fr. en mariage. Aussitôt prétendants d'accourir, par la dot alléchés. Après maintes informations, le choix tomba sur un jeune commerçant, et à la veille du mariage, le père appelle le prétendu dans son cabinet.

— Mon cher ami, lui dit-il, je veux vous remettre la dot de ma fille.

— Par exemple!.... Y pensez-vous?.... Sitôt!.... s'écria le futur époux.

Mais, malgré cette défense désintéressée, le père in-

sista et présenta au jeune homme une feuille de papier sur laquelle étaient posés des chiffres :

— Voilà, reprit-il, la dot de ma fille... lisez.

Maintenant, voici ce que contenait le papier :

DOT DE MA FILLE.

Education soignée, esprit juste, sens droit; cela vaut bien	20,000 fr.
Ma fille n'est pas coquette, et cette qualité ne saurait s'estimer au dessous de	20,000 »
Vertueuse, remplie d'ordre et d'économie, elle est capable de s'attacher à son ménage et de diriger sa maison	50,000 »
Elle n'a pas le goût des bals et des spectacles, ce qui, dans un ménage, peut bien encore s'estimer	40,000 »
Elle est adroite et laborieuse, peut se passer de modistes et de couturières, n'est-ce pas encore au moins	40,000 »
Enfin, je lui donne dix mille francs, qui valent plus que ne vaudraient une fortune avec des défauts contraires aux qualités que je suis heureux de reconnaître chez ma fille	10,000
Total	100,000

Le jeune homme, un peu désappointé après cette lecture, comprit cependant la leçon que le père avait voulu lui donner : il en profita, épousa la jeune personne et s'en trouva bien. Il est aujourd'hui riche, heureux et considéré dans le commerce, où, grâce à l'activité et à l'économie de sa famille, il est parvenu à acquérir l'estime et la fortune.

(Diogène).

M. A^{***}, avocat à V..., recevait dernièrement une bonne qu'on lui expédiait de la campagne pour soigner ses enfants.

L'envoi lui plut.

— Vous aurez trente écus de gages, la nourriture, et je vous habillerai, dit l'avocat.

La future bonne accepta ces offres avec une joie étonnée.

Le lendemain, à son lever, et pendant que les marmots étaient encore dans les bras de Morphée, M. A^{***}, désirant mettre au courant sa nouvelle bonne de l'intérieur de son ménage, donna un coup de sonnette. Personne ne se présente.

Nouveau coup de sonnette, même résultat.

M. A^{***}, impatienté, courut alors à la chambre de sa bonne, qu'il trouva étendue dans son lit, les yeux grandement ouverts.

— Vous ne m'avez donc pas entendu sonner?

— Si, Monsieur.